III

LUCRÈCE, *DE RERUM NATURA*, V, 1028-1029 : LES SONS ET LES NOMS, LA NATURE ET L'UTILITÉ

par Gaston HOZENAT

SOMMAIRE. — *Les* **sonitus linguae** *du vers 1028 sont* ***articulés*** *: la* ***langue*** *est l'organe essentiel qui permet à l'homme d'articuler des sons par* ***association*** *de groupes d'atomes et non par dissociation d'un cri de type animal; les épicuriens ne prennent en compte dans leur argumentation démonstrative propre à l'homme, ni le* **puer uagiens** *dans l'ontogenèse, ni le stade inarticulé,* **mutus**, *dans la phylogenèse. Si les sons du vers 1028 sont articulés, les* **noms** *du vers 1029 ne peuvent être que ces sons, dans un processus* ***naturel***, *unique, circulaire, immédiat, forcé et utile.*

EPITOME. — *In carmine Lucretii poematis quinto, linguae sonitus uerborum daedala lingua articulati sunt; quae corporea principia formauit, nec confusam uocem incidit nec in partes distinxit; quare Epicurei hominibus uocem articulatam primam, uocem confusam secundam esse putant; nam ut a Lucretio non puer uagiens, sed infans qui praesentia digito monstrat ostenditur, sic e terra creati homines articulando res iam significant. Si linguae sonitus (1028) articulati sunt, nomina (1029) sonitusque eadem sunt : nam uariae res uarios sensus mouerunt et natura homines primos pro uario sensu uarios articulatosque sonitus emittere subegit ad uarias res utiliter notandas.*

Lucrèce, au début du chant V, annonce qu'il expliquera « aussi de quelle façon le genre humain a commencé à utiliser entre soi un langage aux sons variés grâce aux noms donnés aux choses »[1]. Or les vers 1028-1090 de ce chant traitent seulement de la naissance des noms, instruments premiers du langage. L'épicurisme, en effet, se contente d'une explication empirique des premiers développements du langage, explication fondée sur l'usage des émissions sonores et leur utilité pour nommer les choses.

Le nom est premier, la syntaxe seconde : l'antériorité chronologique a valeur de fondement[2]. Alors que Chrysippe, selon Varron, place la spécificité humaine dans le langage défini comme l'art de mettre consciemment chaque mot à sa place[3], la primauté naturelle des noms, sons articulés par

1. V, 71-72.

2. Ce qui est premier est fondamental : tel est souvent le double sens de πρῶτος, de *primus* ; *prima* (Lucrèce, IV, 186) désigne les atomes.

3. Varron, *De lingua latina*, VI, 56 : *Igitur is loquitur, qui suo loco quodque uerbum sciens ponit.*

la langue et les lèvres, constitue, pour les épicuriens, le critère qui distingue l'homme de l'animal.

De fait, Lucrèce, dans les vers 1028-1090, s'en tient à l'explication naturaliste de la naissance des noms qu'il annonce ainsi, dès 1028-1029,

At uarios linguae sonitus natura subegit
mittere et utilitas expressit nomina rerum.

Ces deux vers ont divisé les commentateurs[4]. Pour C. BAILEY[5], Lucrèce expose le stade naturel, mais il le subdivise en deux périodes, celle d'un langage réflexe aux *stimuli* de l'environnement, inarticulé, à la façon des cris du bébé et celle du langage articulé, proprement humain, donnant des noms aux choses. Selon J. H. DAHLMANN[6], au contraire, Lucrèce ne traite que d'un premier stade naturel : le langage humain est d'emblée articulé et signifiant. Lucrèce évoque-t-il une ou deux périodes du langage ?

A. ERNOUT suit, dans sa traduction, « Quant aux divers sons du langage, c'est la nature qui poussa les hommes à les émettre, et c'est le besoin qui fit naître les noms des choses »[7], la première interprétation disjonctive. Mais les deux vers 1028-1029 peuvent se comprendre avec un seul complément d'objet pour les deux verbes, un *et* fortement conjonctif, *lingua* gardant son sens anatomique : « Quant aux sons variés de la langue, la nature força à les émettre et l'utilité les exprima comme noms des choses »[8].

Ces sons variés produits par la langue sont-ils articulés ? La langue est-elle l'instrument naturel de l'articulation ? Comment les épicuriens conçoivent-ils l'articulation ? Leurs textes montrent-ils chez l'enfant et les premiers hommes la trace d'une période animale inarticulée du langage humain à laquelle ferait suite l'éclosion du nom ? L'utilité fait-elle déjà partie du processus naturel de naissance des noms ?

4. C. GIUSSANI (éd. comm. en trois vol., Turin, 1896-1898, ici vol. 3, p. 280-284) croit retrouver le stade naturel avec *natura* et le stade conventionnel avec *utilitas*, deux stades qu'Épicure avait distingués dans la *Lettre à Hérodote*, 75-76 ; Lucrèce, après cet effet d'annonce, n'aurait traité que le stade naturel et *non alia longe ratione* (v. 1030) n'introduirait que le premier stade naturel. Or les autres emplois de *non alia longe ratione* (II, 881, V, 460, VI, 306) et de *non alia ratione* (IV, 1197) montrent la concordance approximative des deux éléments du comparé aux deux éléments du comparant. L'interprétation de C. GIUSSANI n'est plus aujourd'hui reprise (cf. P. H. SCHRIJVERS, La pensée d'Épicure et de Lucrèce sur le langage, dans *Mnemosyne*, 27, 1974, n. 49, p. 354).

5. Éd., trad., comm., 3 vol., Oxford, 1987, vol. 3, p. 1486-1497.

6. *De philosophorum graecorum sententiis ad loquellae originem pertinentibus capita duo*, diss. Leipzig, 1928, p. 16-17.

7. Trad. de C. BAILEY : « But the diverse sounds of the tongue nature constrained men to utter, and use shapped the names of things » ; trad. de CESCATTI : « I diversi suoni del linguaggio la natura spinse gli uomini ad emetterli ; e il bisogno fece nascere i nomi delle cose ». Mais dans *The Hellenistic philosophers*, vol. 1, Cambridge University Press, 1987, p. 97, A. A. LONG et D. N. SEDLEY traduisent : « It was nature that compelled the utterance of the various noises of the tongue, and usefulness that forged them into the names of things ».

8. Nous suivons P. H. SCHRIJVERS, *La pensée d'Épicure...*, p. 342-344 et appendice, p. 364, pour *utilitas*, utilité née de l'usage plutôt que besoin (selon A. ERNOUT) ; pour *exprimere*, exprimer, faire sortir sous la pression de la nécessité plutôt que façonner à la façon du sculpteur (selon C. BAILEY).

* * *

1. Les *sonitus linguae* représentent les sons articulés par la langue humaine

La détermination de *sonitus* par *linguae*

L'emploi d'un seul mot, pour désigner tout bruit provenant d'un inanimé ou d'un être animé (*sonitus*), pour désigner les émissions sonores des hommes et des animaux (*uox*), emploi explicable en partie par l'unicité de l'explication matérialiste épicurienne des sensations auditives[9], a pu être source de malentendus. L'articulation n'est pourtant ni niée, ni masquée. Lucrèce en a traité au livre IV, dans la partie proprement physiologique de la voix humaine, exclusivement humaine, en insistant sur le rôle de la langue, qualifiée de *daedala*[10] : par cet adjectif formé sur le nom du célèbre inventeur mythique, Lucrèce réintègre à la nature l'invention du langage que les conventionnalistes attribuent à l'art.

La langue, par son travail articulatoire naturel, différencie l'homme des animaux. En effet, d'une part, l'*infantia linguae* (1031), la langue de l'enfant qui n'est pas encore capable d'articuler, annonce la langue adulte, en pleine force, des premiers hommes (*lingua uigeret* 1057). D'autre part, *sonitu*, employé seul, sans détermination, s'applique aux chiens (1065) qui utilisent leur langue, non pour émettre des sons, mais pour lécher tendrement leurs petits (1067). Enfin, dans la partie réfutative de l'onomatothète, l'expression *uarios sonitu emittere linguae* du début (1044), envisagée à l'irréel (*posset*), cède la place à *uocis inauditos sonitus* (1055) : le langage humain, s'il avait été inventé par un seul homme, se réduirait pour les autres à un langage animal incompréhensible, inarticulé. La détermination de *sonitus* par *linguae*[11] indique donc des sons humains articulés, distincts des modulations des voix animales.

Le double modèle de l'articulation

Les auteurs antiques identifient dans un consensus implicite les sons articulés et les noms[12]. Mais comprennent-ils de la même façon le processus de l'articulation ? Le modèle épicurien, fondé sur une physique atomiste, conçoit l'articulation à partir de l'agrégation d'atomes. Produire un son (φθόγγος, *sonitus, uox*) pour un être animé, c'est tirer de son corps un groupe (ὄγκος) d'atomes identiques. Cette identité explique que dans une assem-

9. Epicure, *L. à Hérodote*, 52-53 ; Lucrèce, IV, 524-614.
10. IV, 551 [549].
11. V, 1028.
12. W. Ax, *Laut, Stimme und Sprache, Studien zu drei Grundbegriffen der antiken Sprachtheorie*, Göttingen, 1986, p. 98.

blée, nous ayons tous les mêmes sensations auditives. L'homme assemble et relie divers groupes (φθόγγοι, *sonitus linguae* au pluriel) qui deviennent des noms : telle est l'articulation née d'associations premières.

Lucrèce pose d'abord la *uox articulata* [13], la dissociation est seconde : la *uox confusa* résulte de la désagrégation des groupes articulés [14]. Dans le modèle conventionnaliste, repris par les grammairiens latins, au contraire, la *uox confusa* précède la *uox articulata* [15].

Lucrèce n'a pas choisi au hasard *articulo*/ἀρθρόω plutôt que *dearticulo* [16]/διαρθρόω. Philodème dans le traité qui propose l'évocation la plus complète de l'articulation des mots, le *De poematis*, emploie ἀρθρόω ; nous relevons une seule occurrence de διαρθρόω, mais dans un passage [17] où le terme doit être rapporté à Aristote que Philodème critique. Διαρθρόω marque les théories de l'origine conventionnelle du langage, il se rencontre chez Aristote [18], auparavant chez Démocrite, si l'on accepte l'origine démocritéenne de l'exposé de Diodore de Sicile [19], chez Protagoras dans le dialogue de Platon [20] : ἔπειτα φωνὴν καὶ ὀνόματα ταχὺ διηρθρώσατο τῇ τέχνῃ ; le passage a posé problème à cause des deux compléments d'objet qui semblent appeler deux verbes différents [21] ; or le verbe, par sa composition, suggère deux opérations : d'abord la dissociation [22] d'une entité première, d'un son de voix de type animal, puis l'articulation de ces sons dissociés

13. IV, 549-556.

14. IV, 557-562, 612-614. W. AX, *op. cit. Laut, Stimme...*, p. 256, attendant de Lucrèce un développement sur la *uox confusa* du premier stade, en est réduit à l'hypothèse peu plausible que le passage a été écrit « ohne programmatische Absicht ». E. VINEIS, *Elementa uocis, elementa mundi*, dans *Lucrezio, l'atomo e la parola*, Bologne, 1990, p. 57-58, à la suite de W. BELARDI, *Filosofia, grammatica e retorica nel pensiero antico*, Rome, 1985, p. 14, estime que Lucrèce, dans ce passage, conçoit aussi l'articulation comme la configuration linéaire de l'énoncé, en tant qu'il se manifeste comme la succession ordonnée d'unités formelles sémantiquement discrètes. Cette conception prêtée à Lucrèce ne peut être que seconde : dans la phrase, le mot autonome reste l'unité première.

15. Par exemple dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 8, 3 (συγκεκυμένης) ; W. AX, *Laut, Stimme...*, p. 15-34 (*de uoce* chez les grammairiens latins), p. 256 (probable apparition à Rome dès la première moitié du premier siècle avant le Christ de l'opposition *uox confusa-uox articulata*).

16. Employé par Plaute, *Capt.*, 672.

17. À propos de l'imitation dans la poésie des *nomoi* : livre IV, VIII, éd. F. SBORDONE, *Ricerche sui papiri ercolanesi*, vol. 1, Naples, 1969, p. 331 (Pherc 207) ; comm. p. 362-364. Le terme philodémien pour désigner l'articulation est ἄρθρωσις (Tract. A, VI, 10, 14, 18 ; VII, 3, 6 ; B, 23 II 1), ἀρθρωτός (B 23 II 1), éd. F. SBORDONE, *Ricerche sui papiri ercolanesi*, vol. 2, Naples, 1976.

18. 801 b 3, 14 ; 805 b 21, 2, etc.

19. *Bibliothèque historique*, I, 8, 3 (éd., trad. P. TRERBAC, Y. VERNIERE, C. U. F., 1993) : « Alors que leur voix était au départ inintelligible et confuse, ils s'habituèrent insensiblement à articuler des paroles (τῆς φωνῆς δ'ἀσήμου καὶ συγκεκυμένης ὑπαρχούσης ἐκ τοῦ κατ'ὀλίγον διαρθροῦν τὰς λέξεις) et, convenant de symboles représentatifs de chaque objet, ils en vinrent à reconnaître la signification attribuée à chaque mot ».

20. Platon, *Protagoras*, 322 a.

21. Ainsi A. CROISET (éd. C. U. F.) traduit : « ensuite il eut l'art d'émettre des sons et des mots articulés » ; W. AX, *Laut, Stimme...*, n. 119, p. 98, comprend φωνή comme *Sprache* et non *Stimme*.

22. Dans la description de la naissance des premiers êtres, Empédocle (H. DIELS, *Vors.*, B 62 : nous suivons l'interprétation donnée par Simplicius de ce fragment d'Empédocle, plutôt que celle donnée par Aristote, conformément à la note de J.-P. DUMONT, *Les Présocratiques*, n. 3, p. 1319 et 5, p. 1320) explique la distinction (διάρθρωσις des deux sexes par la dissociation d'un tout mâle et femelle ; de même, la διάρθρωσις du foetus (H. DIELS, A 83) après trente six jours indique probablement l'apparition du sexe masculin, peut-être aussi des autres membres. Dans le poème de Lucrèce, au contraire, lors des débuts de l'humanité, les androgynes, les êtres aux membres soudés, sont des monstres non viables, incapables de se reproduire ; les êtres normaux naissent sexués, avec des membres articulés.

pour en faire des noms : « puis, rapidement, l'homme inventa l'art, en dissociant une émission vocale, d'articuler des noms ».

Un texte mutilé du *De republica* de Cicéron[23] correspond au même schéma[24], plus explicite : « et comme ce même esprit avait trouvé les hommes produisant par des émissions sonores informes une sorte de son inachevé et confus, il les découpa et les sépara pour en faire des groupes ; ainsi, il imprima aux choses les noms comme des sortes de marques »[25].

Le modèle conventionnaliste conçoit l'articulation comme une technique de découpage à partir d'un cri informe de type animal ou enfantin, puis d'association de ces nouveaux sons pour en faire des noms qui désignent conventionnellement les choses. Pour l'épicurisme, en revanche, le langage humain naît de la désignation naturelle des choses : l'articulation est première, sans dissociation préalable. La divergence de conception de l'articulation n'est pas seulement technique, elle provient de fondements physiques opposés : partir d'atomes insécables pour les réunir ou partir d'un tout unique pour le scinder et en articuler les éléments.

L'absence du *puer uagiens*, la présence de l'*infans*

La spécificité du langage humain n'est pas remise en cause par la première série d'exemples animaux (1034-1040) qui vient confirmer dans le domaine du visible le geste naturel du doigt par lequel les enfants désignent les choses avant de les nommer de la voix :

> « Chacun, en effet, a la sensation de ses propres facultés, du plein usage qu'il peut en faire.
> Dès la naissance de ses cornes, avant qu'elles ne poignent des deux côtés de son front,
> le veau, en colère, les utilise pour attaquer et poursuivre ses ennemis.
> Quant aux petits des panthères, aux jeunes lions,
> ils se défendent déjà à coups de griffes, de pattes et de dents,
> dès même que dents et griffes leur sont à peine poussées.
> Ensuite, chaque espèce d'oiseaux ailés, nous la voyons se confier
> à ses ailes et demander à ses plumes une aide tremblante ».

L'analogie entre les enfants et les trois exemples animaux porte sur le processus et s'arrête à l'organe utilisé : les enfants sont les seuls à ne pas se servir des organes dont ils useront plus tard, la voix et la langue, mais d'un organe substitutif, le doigt, dans un geste silencieux de désignation

23. III, 3, éd. ZIEGLER, 1915.

24. Selon E. BRÉGUET, dans son éd. C. U. F., 1980, n. 3, p. 155, le sujet doit être *mens*, l'intelligence qui est en nous un feu divin, *diuinus ignis* (III, 1). Cette intelligence divinisée semble la réponse cicéronienne au naturalisme de Lucrèce.

25. *Eademque cum accepisset homines inconditis uocibus inchoatum quiddam et confusum sonantes incidit et distinxit in partes et ut signa quaedam sic uerba rebus impressit.* E. BRÉGUET ne traduit pas *incidit*.

bien éloigné de la mimique[26] et du cri. La raison du comportement spécifique des enfants tient, non pas à l'éducation, mais à la première nature ineffaçable en nous[27], instruite de force par les choses[28] : la nature fait utiliser à l'enfant l'organe alors le plus apte à désigner les objets, le plus utile, le plus efficace, le doigt. Le thème sophistique du détour est ainsi réintégré à la nature.

Nommer les choses est pour l'homme aussi naturel que s'envoler pour l'oiseau, cette évidence est soutenue par toute la force rhétorique et poétique des deux vers 1039-1040 : figure étymologique (*alituum... alis*), rejet de *fidere*, inclusion des lecteurs à la vision (*uidemus*), hypallage de l'adjectif *tremulum* qui donne la couleur affective à cette scène première d'envol, choc des sons vocaliques, emploi de quatre dactyles en 1040.

Mais cette évidence ne doit pas masquer la dissymétrie entre l'homme et l'animal, car Lucrèce ne nous fait pas entendre le *puer uagiens*[29], il nous montre le geste silencieux de l'*infans*, illustration visuelle et figure étymologique de l'articulation phonique évoquée par les *sonitus linguae* du vers 1028 : les doigts sont les membres les plus articulés[30], au point qu'*articulus* désigne les doigts de la main[31].

Ce geste préfigure les mots articulés : l'incapacité physiologique d'une langue trop jeune pour articuler (*infantia linguae*), par le geste substitutif qu'elle impose[32], est déjà l'enfance du langage. Ce doigt tendu des enfants, promesse des noms, s'oppose au doigt que se contentait de remuer, dans son impuissance finale à nommer les choses, le vieux philosophe, disciple d'Héraclite, pourtant défenseur de la justesse naturelle des noms dans le dialogue de Platon qui porte son nom, *Cratyle*[33].

Lucrèce cependant n'ignore pas ailleurs le *puer uagiens* : dans un raccourci pathétique de la vie humaine se mêlent les vagissements du nouveau-né et les lamentations funèbres[34] ; dans l'expression d'un lieu commun sophistique, porté à la perfection rhétorique, le nouveau-né jeté nu à terre, tel un

26. Epicure a intégré la différenciation socratique de la parole et du mime ; nommer, ce n'est pas imiter, la parole n'est ni la musique, ni la peinture. La théorie de Cratyle, dans le dialogue de Platon, abolit le langage en tant que tel et aboutit au langage des muets. L'emploi par Lucrèce de termes d'origine onomatopéique pour désigner les émissions sonores animales (*baubantur*, 1071 ; *hinnitus*, 1073) n'implique nullement une adhésion à la théorie chrysippéenne de l'origine des mots comme reflets des choses.

27. Lucrèce, III, 319-322.

28. διδαχθῆναι τε καὶ ἀναγκασθῆναι, Épicure, *Lettre à Hérodote*, 75, 2, éd. G. ARRIGHETTI.

29. *Vagiens* se dit de l'enfant émettant des cris inarticulés, à la façon des chevreaux, des lièvres (*Dict. étym.* ERNOUT-MEILLET, p. 711 ; Varron, *De lingua Latina*, VII, 104). *Infans* désigne l'enfant dans sa spécificité humaine en devenir (sur *fari/infans*, Varron, *De lingua Latina*, VI, 52).

30. Les premiers que l'enfant utilise, car les mains du nouveau-né, maintenues le long du corps par l'emmaillotage, sont les premières à être libérées de leurs liens (*Dict. des Antiquités* de DAREMBERG-SAGLIO-POTTIER à l'article *educatio* ; J.-P. NÉRAUDAU, *Être enfant à Rome*, Paris, 1984, p. 75 : à deux ou trois mois, la main droite est libérée la première pour que l'enfant soit droitier, puis la gauche, puis les pieds, enfin les jambes).

31. Et du pied (fr. orteil) ; cf. *Thesaurus* à *articulus*.

32. P. H. SCHRIJVERS, *La pensée d'Épicure...*, p. 354 : *protrahere* prend le sens de « tirer de force ».

33. Aristote, *Métaph.*, Γ 5 1010a7. Sur les problèmes d'interprétation des thèses attribuées à Cratyle par Aristote et leur contradiction avec le Cratyle du dialogue de Platon, S. MOURAVIEV, dans *Dict. des Philos.*, t. 2, p. 505-509.

34. II, 576-580.

naufragé, emplit l'espace de ses vagissements lugubres[35]. Le poète utilise donc rhétoriquement l'enfant vagissant.

En comparant le texte lucrétien aux propos que Cicéron prête à l'épicurien Torquatus dans le *De finibus*, à propos de l'utilisation des enfants et des animaux comme signes naturels pour la détermination du *summum bonum*, nous constatons la même absence du *puer uagiens* : au début de son exposé, Torquatus considère le genre animé (*Omne animal*[36]) ; à la fin, il sépare nettement l'homme de l'animal (*si infantes pueri, mutae etiam bestiae*[37]). L'enfant vagissant est absent de l'argumentation démonstrative épicurienne de Torquatus[38], comme de celle de Lucrèce.

En revanche, Cicéron l'introduit dans sa réfutation polémique : « Car enfin, pour reconnaître le degré suprême du bien et du mal, quelle est celle des deux espèces de plaisir qui servira de critérium à l'enfant qui vagit ? »[39]. L'imaginer dans le texte lucrétien sur l'origine du langage, comme le fait C. BAILEY[40], pour illustrer les réactions physiques de la voix aux émotions et sensations, comme le fait P. H. SCHRIJVERS en arguant des « réflexes vocaux du nouveau-né »[41], c'est importer dans le texte de Lucrèce, un élément de confusion du genre et de l'espèce, un élément étranger et hostile, qui réduirait la portée libératrice du geste des enfants.

La portée libératrice du geste des enfants

Cicéron dans le *De republica*, II, 21, par la bouche de Scipion Émilien assimile Romulus à un père qui a fait naître un peuple nouveau comparé à un enfant vagissant dans son berceau : « Voyez-vous donc que la sagesse d'un seul homme fit non seulement naître un peuple nouveau et ne le laissa pas comme un enfant vagissant dans son berceau, mais elle le mena jusqu'à l'adolescence et presque à l'âge viril ? »[42]. La convergence de Cicéron et de Lucrèce (V, 1110-1112) sur l'explication de l'origine des rois par leur supériorité physique et morale ne doit pas masquer la divergence fondamentale dans l'interprétation des inventions : le *puer uagiens* est lié par Scipion à un père fondateur, à un sage qui lui apprend tout, alors que l'*infans* lucrétien apprend spontanément de la nature.

Lucrèce intègre le geste du doigt dans un processus naturel forcé où

35. V, 222-227.

36. I, 30.

37. I, 71.

38. Comme l'a montré J. BRUNSCHWIG, *L'argument des berceaux chez les épicuriens et les stoïciens*, in *Études sur les philosophies hellénistiques*, P. U. F., Paris, 1995, p. 82.

39. *Summum enim bonum et malum uagiens puer utra uoluptate diiudicabit, stanta an mouente ? De finibus*, II, X, 31 ; trad. J. MARTHA.

40. *Comm.*, p. 1490 « which gives rise to the elementary cries of the baby ».

41. P. H. SCHRIJVERS, *La pensée d'Épicure...*, p. 341.

42. *Videtisne igitur unius uiri consilio non solum ortum nouum populum neque ut in cunabulis uagientem relictum sed adultum iam et paene puberem*, trad. E. BRÉGUET.

n'interviennent ni le Νοῦς d'Anaxagore[43], ni la finalité aristotélicienne[44]. Cette réaction naturelle des enfants, réaction motrice réflexe à une image, n'est pas native : la nature demande du temps, le temps de la naissance et du développement des organes (cornes, dents et griffes, ailes) pour les animaux, le temps du redressement pour les enfants. Le poète ne nous montre pas le bébé vagissant et rampant, mais l'enfant redressé, à un âge qui rompt le cycle mystique des sept années si populaire dans l'Antiquité[45].

La présentation lucrétienne des enfants réunit la position redressée, la main, le langage, trois caractéristiques de l'homme que Socrate mentionne dans les *Mémorables* de Xénophon[46], mais comme un don des dieux et non de la nature. L'enfant redressé, par le geste horizontal du doigt qui lui fait séparer les choses, apprend à connaître spontanément les réalités du monde. Il ne remercie pas les dieux, ne lève pas les yeux vers le ciel; il n'implore pas un maître, comme le font les deux enfants, enfermés selon les ordres du pharaon Psammétique[47] : à deux ans, ils ne sont toujours pas redressés.

Épicure donne à l'homme gisant écrasé sous le poids de la religion les moyens de se redresser[48] par la connaissance rationnelle de l'univers[49]. Les enfants redressés, inventant naturellement les noms avant que de parler réfutent ironiquement d'avance toutes les théories de l'invention des noms par un dieu ou un sage; ils désacralisent le pouvoir religieux et magique attribué aux mots et aux gestes[50]; ils répondent à la sentence d'Héraclite : « l'homme est tenu pour un petit garçon (νήπιος) par la divinité, comme l'enfant (παῖς) par l'homme »[51].

L'absence d'une période animale du langage des premiers hommes

Puisque Lucrèce fait débuter le langage spécifiquement humain, non par le vagissement, mais par le geste des enfants qui désigne les choses, l'évocation de la vie des premiers hommes (V, 925-1027) confirme-t-elle l'absence d'une première période animale du langage humain, d'un stade *mutus* préparatoire à l'éclosion du nom ?

Certes, les hommes vivent comme des animaux[52] : les cris de terreur et de douleur[53], provoqués par les attaques meurtrières des fauves, sont

43. « L'homme est le plus raisonnable des animaux parce qu'il a des mains », cité par Aristote, *Parties des animaux*, IV, X, 687a7.

44. « C'est parce qu'il est le plus raisonnable qu'il a reçu des mains », 687a7.

45. W. H. ROSCHER, *Die Hebdomadenlehre der grieschischen Philosophen und Ärzte*, Leipzig, 1906. 105, Anm. 165.

46. I, IV, 11-12. Socrate ajoute la disponibilité sexuelle.

47. Qui voulait savoir le premier mot qu'ils prononceraient, pour établir quelle était la langue la plus ancienne du monde, et partant la première race (Hérodote, II, 2).

48. Lucrèce, I, 62-79.

49. VI, 41, *naturae species ratioque.*

50. F. GRAF, *La magie dans l'Antiquité*, Paris, 1994, p. 90-91. G. ACHARD, *La communication à Rome*, Paris, 1991, p. 27-43 (*La force du verbe*).

51. Héraclite, H. DIELS, *Vors.* B, 79 (Origène, *Contra Celsum*, VI, 12), trad. J.-P. DUMONT.

52. Ils vivent en troupes errantes (*uolgiuago... more*, 932), mangent des glands (939), s'abritent de branchages (956) et de feuillages (971), tels des sangliers (970).

53. Le tableau (V, 973-998) montre des hommes sans peur superstitieuse, ni angoisse religieuse

proches des cris animaux. Pourtant apparaissent deux termes spécifiquement humains, *tacitus* (V, 974) et *balbe* (V, 1022), dans deux passages qui montrent la différence avec l'animalité.

« Mais une fois le jour et le soleil disparus, ils n'allaient pas avec de longs cris lugubres (*plangore*) les rechercher à travers les campagnes, errant pleins d'épouvante dans les ombres de la nuit; ils attendaient, silencieux (*taciti*) et ensevelis dans le sommeil, que la torche rouge du soleil répandît sa lumière dans le ciel[54] ». *Taciti* s'oppose évidemment à *plangore*, comme la sagesse première d'un savoir empirique s'oppose à la malfaisance d'une superstition génératrice d'une terreur redoublée par la douleur que l'homme s'inflige à lui-même; mais *taciti* implique aussi pendant la journée l'usage de la parole articulée[55] par laquelle les premiers hommes ont formulé naturellement la prénotion du jour et de la nuit; les cris inarticulés des animaux en V, 1059-1082, correspondent, eux, à des réactions purement affectives, sans qu'intervienne le raisonnement, le λογισμός[56].

(973-981), mais confrontés à des dangers réels expliquant des peurs fondées (982-998), comme celle d'être dévorés vivants ou blessés à mort par les fauves et de subir des souffrances telles qu'ils appellent Orcus avec des cris horribles : *horriferis accibant uocibus Orcum* (996). Dans cette situation de douleur extrême, *uocibus* se comprend comme des cris inarticulés, *Orcum* comme une simple antonomase de la mort. Il semble peu vraisemblable de prendre Orcus comme le nom qu'appellent les mourants et de voir dans le passage une allusion à une « représentation religieuse primitive » (A. GIGANDET, *Fama deum, Lucrèce et les raisons du mythe*, thèse Paris I, 1994, p. 197, reprenant F. GIANCOTTI, *Origini e fasi della religione nella storia dell'umanita di Lucrezio*, dans *Elenchos* 2, 1981, p. 45-78 et 317-354), parce que les cris inarticulés émis par les hommes dans le poème de Lucrèce sont liés à des situations de terreur, d'horreur, d'impuissance, parce que Lucrèce nous donne à voir et à entendre un tableau qui ne se lit pas du point de vue subjectif des premiers hommes mystifiés par une représentation religieuse, parce que les images premières des dieux avant interprétation déformante n'inspirent pas la terreur, mais suggèrent beauté, force et éternité (V, 1169-1179), parce qu'ici la mort est délivrance de la douleur, conformément à la théorie épicurienne, et qu'Orcus ne saurait désigner le dieu effrayant lié à la peur de la mort (les hommes ne craignaient pas la mort : V, 1180).

54. V, 972-975, trad. A. ERNOUT.

55. Les emplois lucrétiens de *mutus* appliqué à l'homme évoquent le cri animal, *Tacitus*, lui, même s'il est par hypallage transféré au sentiment, s'applique spécifiquement à l'homme, capable de parole articulée, mais gardant le silence. Ainsi en est-il de la douce affection qui se passe de mots et se contente de baisers, entre le père et ses enfants, *tacita... dulcedine* (III, 896). Le silence obligé du lecteur que le poète essaie d'amener à la doctrine d'Épicure et avec qui il dialogue fictivement est plein d'une question (l'origine du feu) que Lucrèce prévient : *Illud in his rebus tacitus ne forte requiras* (V, 1091). *Tacitus* fait ici écho, subtilement, à *muta* (1088) : les animaux muets poussent des cris inarticulés, le lecteur articule silencieusement sa question.

Le rapprochement est saisissant à propos de Cybèle (II, 625) : *munificat tacita mortalis muta salute*. Les deux adjectifs sont rapprochés, ironiquement : la déesse, animale par la musique du cortège, humaine par son salut silencieux, est ainsi démystifiée, présentée comme un monstre mi-animal, mi-humain, un hybride dont Lucrèce a montré que les pactes de la nature rendaient l'existence impossible (V, 878-924). Cybèle ne peut ni parler aux hommes, ni leur donner le salut, ce sont eux qui l'enrichissent de toutes les pièces données (II, 626). Les vrais dieux, en effet, ne sont ni hommes, ni bêtes, mais des êtres immortels qui, dans leur bonheur ataraxique, ne s'occupent pas de nous, ne nous parlent pas (II, 646-651).

Devant les ravages de la peste, la médecine, impuissante et terrifiée, n'arrive plus à formuler diagnostic et remèdes et se contente de gémir, *mussabat tacito medicina timore* (VI, 1179). Le rapprochement de *mussare* et de *tacito* indique le désarroi de l'homme réduit à un gémissement animal, vaincu par un phénomène naturel, non par une mystification religieuse.

56. Cf. Polystrate, *Sur le mépris irrationnel des opinions populaires*, éd. G. INDELLI, Naples, 1978, VI, 25-30, VII, 1-5 διὰ τό μὴ κοινωνεῖν λογισμοῦ ἢ μ[ὴ οἵ]ου ἡμεῖς « parce qu'ils (les animaux) n'ont pas part au raisonnement ou pas de la même façon que nous ». Cicéron, *De natura deorum* I, 87, déclare : *numquam uidi, inquit [Epicurus], animam rationis consilique participem in ulla alia nisi humana figura*, « je n'ai jamais vu, dit Épicure, une âme participer de la raison et de la délibération en aucune autre figure qu'humaine ».

« Alors aussi les voisins commencèrent à se lier d'amitié, ne désirant ni commettre, ni subir de violences mutuelles; ils se recommandèrent les enfants et le groupe des femmes, signifiant en bégayant, par des paroles et le geste (*uocibus et gestu cum balbe significarent*), qu'il était équitable que tous eussent pitié des faibles »[57]. Pourquoi comprendre *uocibus* comme paroles plutôt que comme « sons inarticulés »[58] ? La présence de *balbe*[59], terme spécifique à l'homme, l'absence de toute référence animale, conduisent à donner à *uocibus* l'acception spécifiquement humaine de « paroles articulées ». Le bégaiement est dû à la difficulté, non de l'articulation phonique, mais de l'élaboration d'un langage syntaxiquement articulé, d'une complexité en rapport avec celle de la prénotion du juste. Comment comprendre que la première paix sociale soit née de l'association de cris et de gestes, alors que les connotations animales de *uox*, et surtout de *mutus*[60] sont, dans le texte lucrétien, de violence et de terreur ?

Nous partageons avec les animaux l'expression vocale des sentiments élémentaires, mais les premiers hommes, dès que leurs organes vocaux ont été suffisamment développés en ont usé et ont articulé les sons, de façon spécifique. Rien dans la *Lettre à Hérodote* d'Épicure ne permet de comprendre l'expression « faire sortir l'air », τὸν ἀέρα ἐκπέμπειν[61] comme des sons inarticulés : le philosophe a pris soin de placer dès le début de son analyse les noms, τὰ ὀνόματα, qui requièrent l'articulation des sons. Diogène d'Oenoanda affirme clairement dans l'une de ses inscriptions que la première génération autochtone a articulé les sons et nommé les choses : « Quant aux sons de la voix (je parle des premières émissions des noms et des phrases que les hommes nés de la terre produisirent... »[62]

Les *sonitus linguae* du vers 1028 sont articulés : la langue est l'organe essentiel qui permet à l'homme d'articuler des sons par association de groupes d'atomes et non par dissociation d'un cri de type animal; les épicuriens, contrairement au modèle conventionnaliste dominant, ne prennent en compte

57. V, 1019-1023.

58. « Signifiant par des gestes et des sons inarticulés », trad. de J. KANY-TURPIN (Aubier, Paris, 1993).

59. Le bègue articule avec difficulté (*balbus* et *barbarus* ont une origine commune) ; le muet (*mutus*) pousse des cris inarticulés.

60. *Mutus* appliqué aux humains les rapproche des animaux : Iphigénie (I, 92, *muta metu*) crie de terreur, telle un animal sacrifié ; Cybèle (II, 625) est *muta* par l'animalité de la musique d'un cortège qui inspire la terreur (*conterrere metu*, 623) et qui, selon la légende, couvrait les vagissements (*uagitum*, 634) de Zeus enfant ; l'adolescent exprime le cri du sauvage désir sexuel (IV, 1046, *dira lubido* ; 1052, *muta cupido*) qui l'apparente à l'animal ; le dernier exemple est particulier, car c'est le seul où le poète ne prend pas à son compte l'énoncé : dans la galerie de portraits satiriques des femmes dont les amants ne voient pas les tares, le défaut physiologique est transformé en qualité morale (*muta pudens est*, IV, 1164) par l'amoureux aveugle.

61. *L. Hér.*, 75, 6-11, éd. G. ARRIGHETTI : "Οθεν καὶ τὰ ὀνόματα ἐξ ἀρχῆς μὴ θέσει γενέσθαι, ἀλλ' αὐτὰς τὰς φύσεις τῶν ἀνθρώπων καθ' ἕκαστα ἔθνη ἴδια πασχούσας πάθη καὶ ἴδια λαμβανούσας φαντάσματα ἰδίως τὸν ἀέρα ἐκπέμπειν στελλόμενον ὑφ' ἑκάστων τῶν παθῶν καὶ τῶν φαντασμάτων, ὡς ἂν ποτε καὶ ἡ παρὰ τοὺς τόπους τῶν ἐθνῶν διαφορὰ εἴη.

62. Καὶ τῶν φθόγγων δέ ἕνεκεν (λέγω δέ τῶν τε ὀνομάτων καί τῶν ῥημάτων ὧν ἐποιήσαντο τὰς πρώτας ἀναφθέγξεις οἱ ἀπὸ γῆς φύντες [ἄνθρω]ποι...) fragment X, col. II et III (éd. C. W. CHILTON, Leipzig, Teubner, 1967, p. 20) = fr 12 (*The Epicurean inscription*, edited and translated by Martin FERGUSON SMITH, Instituto italiano per gli studi filosofici, La scuola di Epicuro. Supplemento numero uno, Naples, Bibliopolis, 1993).

dans leur argumentation démonstrative propre à l'homme, ni le *puer uagiens* dans l'ontogenèse, ni le stade *mutus* dans la phylogenèse.

* * *

2. natura... et utilitas : un seul processus naturel, immédiat, contraint et utile.

Si les *sonitus linguae* du vers 1028 sont articulés, les *nomina* du vers 1029 ne peuvent être que ces *sonitus*, dans un processus naturel, unique, immédiat, forcé et utile. En effet dissocier *sonitus* de *nomina* ferait retomber l'épicurisme dans un schéma conventionnaliste incapable d'expliquer naturellement la naissance des noms[63].

Le processus naturel exposé par les épicuriens[64] se présente ainsi : les choses, par les atomes qui s'en détachent, touchant de façon similaire les hommes d'un même groupe, provoquent en eux affections et images qui mettent en mouvement des atomes que leur langue transforme en émissions sonores articulées, diverses selon les choses, constantes selon le type de choses. Ces émissions, une fois renvoyées aux choses qui en sont la cause, deviennent immédiatement des noms; puis par la répétition, grâce à l'image-type (τύπος) conforme à la prénotion (πρόληψις), des noms génériques. L'image-type, en effet, est fidèle à la forme globale de l'objet, tout en éliminant les détails singuliers. Le processus, circulaire, se révèle non anthropocentrique : il part des choses pour y revenir.

Séparer les *uarios linguae sonitus* des *nomina*, rompre la continuité de ce processus naturel circulaire serait ruiner la valeur heuristique des mots en les coupant de la sensation, valeur heuristique largement attestée, en particulier par Épicure, dans la *Lettre à Hérodote*, 37-38 : « il faut saisir ce qui est mis sous les sons »[65].

63. Épicure refuse dans le schéma d'Aristote la dissociation voix-langage : les différences de langage sont dues seulement à des différences d'émissions sonores explicables par des différences d'environnement matériel provoquant des affections et images différentes. Les premières émissions sonores articulées sont différentes d'un groupe humain à l'autre, mais identiques à l'intérieur du groupe : c'est pourquoi elles servent à nommer les choses. Ce schéma permet non seulement d'expliquer la diversité première des langues, mais aussi de répondre à la question de la première fois qu'Aristote ne résout pas, puisqu'il fonde la convention, non sur l'arbitraire, mais sur un usage collectif (A. CAUQUELIN, *Aristote, le langage*, P. U. F., Paris, 1990, p. 62-63) dont il n'explique pas la naissance.

64. Épicure, *Lettre à Hérodote*, 75-76 et 52-53 (les affections auditives); Demetrio Lacone, *Aporie testuali ed esegetiche in Epicuro* (Pher 1092), et trad. comme E. PUGLIA, *La scuola di Epicuro* VIII, Naples, 1998, 17, LXVII, p. 182-183; Lucrèce, V, 1028-1090, ainsi que IV, 524-614 (l'ouïe, le son, la voix) et IV, 777-822 (le pouvoir des mots et des images); Diogène d'Oenoanda, éd. M. F. SMITH, fr. 12; fr. 9, II, 9-IV, 6 (les simulacres). Commentaire de Proclus, scholies XVI et XVII du *Commentaire au Cratyle*, éd. G. PASQUALI, Leipzig, Teubner, 1908; Origène, *Contra Celsum*, I, 24 (*Epicurea*, fr. 334), éd. M. BORRET, t. I-IV, col. Sources chrétiennes, 132, 136, 147, 150 et 227, Paris, 1967-1976.

65. 37-38 : τὰ ὑποτεταγμένα τοῖς φθόγγοις... δεῖ εἰλεφέναι (trad. M. CONCHE); attestée par Épicure au début de la colonne XIII du fragment 7 d'un livre incertain du *Περὶ φύσεως* (papyrus 1056), G. ARRIGHETTI, *Epicuro, Opere*, 1973[2], [34. 32]; trad. de M. GIGANTE, in *Scetticismo e epicureismo. Per l'avviamento di un discorso storiografico*, Napoli, 1981, p. 36; attestée dans le fragment 13 du livre XXVIII du *Περὶ φύσεως*, éd. D. SEDLEY, *CErc*, 3, 1973; attestée par Philodème dans son traité

Le mouvement du doigt des enfants illustre visuellement ce retour; il en montre l'immédiateté, forcée et utile; il visualise la force de réaction motrice des *sensus* et révèle d'autant mieux la dynamique de la parole dans son retour aux choses qu'il est prolongé par la triple image en mouvement des jeunes animaux; il rappelle le rapport originel entre le geste et la parole, solidement établi par la parenté étymologique de δειχνύω et de *dico*, signalée par Varron[66]; il rappelle le lien entre le doigt (*digitus*) et le dire (*dicere*) par l'intermédiaire de l'*index*[67].

Nommer, ce n'est pas connaître la nature d'une chose, c'est d'abord la désigner, la distinguer d'une autre, du doigt comme de la voix; c'est ensuite, par la répétition du processus, grâce à l'image-type conforme à la prénotion, la reconnaître; c'est enfin, même en l'absence de la chose, appeler son image grâce à la sensation représentative (ἐπαίσθησις) liée à l'affection acoustique (ἀκουστικὸν πάθος)[68]. Lors de cette dernière phase, l'homme s'approprie le processus naturel et, d'objet, devient le sujet initiateur.

Ce geste dans la simplicité naturelle de son ouverture au monde est bien éloigné de la célèbre métaphore de Zénon à propos des quatre moments de la connaissance[69] : main ouverte, doigts étendus pour l'appréhension ou représentation[70], légère contraction des doigts pour l'assentiment[71], main fermée et poing serré pour la compréhension[72], main gauche serrant fortement le poing droit pour la science[73]. Si, pour les stoïciens, la sensation est un souffle qui part de la partie hégémonique de l'âme avant d'y revenir après un détour par les sens[74], pour les épicuriens[75] il n'est nul besoin de recourir à l'hégémonique, à l'assentiment, au λόγος pour expliquer la conscience de la sensation.

Quand les atomes des objets, pénétrant le sujet, par des passages spécifiques à chacun des cinq sens et à l'esprit, rencontrent les atomes les

Sur les poèmes : Tractatus B, éd. F. SBORDONE (*Richerche sui papiri ercolanesi II*, Naples, 1976) 26 1-2 : Τὴν δ'ὑπο[τετα]γμένην ἔνν[οιαν] et 26 I 13 : [ὑ]ποτεταγμένον; attestée par Diogène Laërce, X, 33; attestée par Cicéron citant dans le *De finibus* Épicure « qui répète souvent qu'il faut avoir grand soin d'extraire la notion qui est placée sous les mots », *qui crebro dicat diligenter oportere exprimi quae uis subiectasit uocibus* (*De fin.*, II, 6, trad. J. MARTHA). Le processus circulaire est donc parfois réversible : les épicuriens doivent essayer de retrouver, à partir du mot, les sensations qui sont à son origine; en effet, les sensations dispensent de démonstration : le mot « vide » est associé à la sensation d'un mouvement sans entrave (cf. D. SEDLEY, *CErc*, 3, 1973, p. 21).

66. Varron, *De lingua latina*, VI, 61, éd. P. FLOBERT, Paris, C. U. F., 1985.

67. *Digitus index* apparaît dans Horace, *Serm.*, 2, 8, 16, expression « où il y a peut-être trace d'une parenté possible entre *digitus* et *dico* » (*Dict. étym.* ERNOUT-MEILLET, p. 175).

68. *L. Hér.*, 52-53 (commentaire de M. CONCHE, *Épicure, Lettres et Maximes*, Paris, 1987, p. 143-145). Le texte de Philodème dans son traité *Sur les sensations*, éd. A. MONET, Pap. Herc. 19\698, Thèse Lille, microfiches 93LIL300013, 1993, en particulier col. XXVIII B (fr. 20), par l'emploi de la préposition ἐπί, semble confirmer le sens d'orientation du préfixe dans ἐπαίσθησις; sur les divergences d'interprétation du terme, A. MONET, note 5, p. 490.

69. Cicéron, *Acad. post.*, I, 41-42 (*S. V. F.*, n° 60, p. 18, t. I) et II, XLVII, 145 (*S. V. F.*, 66, p. 19-20, t. 1). J.-P. DUMONT, *L'âme et la main*, *Revue de l'enseignement philosophique*, 19, 4, avril-mai 1969, p. 1 sq.

70. *Visum*, φαντασία.

71. *Adsensus*, συγκατάθεσις.

72. *Conprensionem*, κατάληψις.

73. *Scientiam*, ἐπιστήμη.

74. Diogène L., VII, 52; Aétius, *Plac.*, IV, 21, 3 (DIELS, *Dox. Gr.*, p. 411).

75. Cf. Philodème, *Sur les sensations*, éd. A. MONET, p. 483-498.

plus mobiles, innommés, de l'*anima* et de l'*animus*, ils provoquent à l'intérieur du sujet dans des endroits bien localisés, affections et images, que Lucrèce regroupe sous le terme générique de *sensus*, et la sensation devient consciente.

Le geste des enfants révèle la liaison naturelle et immédiate de la sensation (*aisthèsis*) et de la perception consciente de l'objet qui est la cause de la sensation (*épaisthèsis*) ; ce geste illustre le lien premier et fondamental de la nature et de l'utilité. Le philosophe épicurien, comme l'enfant, n'a besoin ni de la dialectique comparée par Zénon au poing fermé, ni de la rhétorique comparée à la main ouverte[76].

Dans la réflexion générale précédant l'application particulière au langage[77], Épicure affirme : « Mais il faut assurément supposer que la nature aussi a été enseignée et contrainte par les choses mêmes de multiples et diverses façons ». J. PIGEAUD[78] comprend comme un hendiadyn διδαχθῆναι τε καὶ ἀναγκασθῆναι : selon lui, « l'enseignement et la contrainte sont une seule et même chose. Ce phénomène est dans l'instant. Il est réaction à des stimuli ». P. H. SCHRIJVERS[79], quant à lui, rapproche les vers 1028-1029 de ce passage d'Épicure, *utilitas expresssit nomina rerum* de ὑπὸ αὐτῶν τῶν πραγμάτων διδαχθῆναι et *subegit* de τε καὶ ἀναγκασθῆναι.

Les deux vers 1028-1029 peuvent donc, dans l'unité du processus, se comprendre ainsi : « Quant aux sons variés de la langue, la nature força à les émettre et, dans son utilité, les exprima comme noms des choses ». Dans la nature, la nécessité et l'utilité ont partie liée : cette utilité naturelle contrainte établit pour les épicuriens la continuité du physiologique à l'anthropologique ; l'utile mutuel, régulateur des rapports entre les hommes, dans l'amitié comme dans la vie sociale, se fonde sur un utile premier naturel que le genre humain, devenu sujet adulte, s'approprie et prolonge.

* * *

Les vers 1028-1029 résument magistralement sous forme de sentence circulaire la doctrine, les sons devenus noms, le temps du déroulement des deux vers ; ils engagent toute la philosophie épicurienne, sa physique atomiste avec le modèle associatif de l'articulation, sa canonique avec la circularité du processus qui permet de retrouver la sensation sous les mots, son éthique avec la fonction libératrice de la connaissance d'un processus naturel où se lient nécessité et utilité.

Les mots possèdent le pouvoir, non de créer les choses, mais d'appeler

76. Cicéron, *De fin.*, II, 17 ; Sextus Emp., *Adu. math.*, II, 7. A. MICHEL, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron. Recherches sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Paris, 1960, p. 114.

77. *Lettre à Hérodote*, 75, 1-2 : Ἀλλὰ μὴν ὑπολητπτέον καὶ τὴν φύσιν πολλὰ καὶ παντοῖα ὑπὸ αὐτῶν τῶν πραγμάτων διδαχθῆναι τε καὶ ἀναγκασθῆναι.

78. *Épicure et Lucrèce et l'origine du langage*, dans *R. É. L.*, 61, 1983, p. 125.

79. *Art. cit.*, p. 347.

leurs images[80]. Cette force d'appel, Lucrèce la concentre sur les exemples animaux, leur donnant l'évidence sensible, l'*enargeia*. Le geste des enfants reste, en comparaison, discret. La subtile méthode épicurienne d'inférence se révèle assez souple pour encadrer la création poétique sans l'entraver, et l'évidence obtenue ressortit moins à la sèche logique transparente des signes qu'au pouvoir des mots d'imposer par les simulacres appelés la présence des êtres animés. Sous les mots, retrouver les sensations, affirme le philosophe épicurien; avec les mots, recréer les sensations, telle est la pratique du poète épicurien.

80. Lucrèce, IV, 779-787; Cicéron, *De natura deorum*, I, 105-109 (réfutation ironique par Cotta de la théorie épicurienne de Velleius).